

**Zeitschrift:** Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie  
**Band:** 14 (1966)

**Artikel:** Ingres et la famille Gonin  
**Autor:** Burroughs, Louise  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-727947>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## INGRES ET LA FAMILLE GONIN

par Louise BURROUGHS, née GUERBER

Quand Ingres vécut à Florence de 1820 à 1824 et quand il y retourna brièvement en 1834 et de nouveau en 1841, il dessina les portraits de plusieurs membres des familles Gonin, Thomeguex et Guerber. De ces familles liées par mariage, Jean-Pierre Gonin était le personnage principal. Il était un homme bienveillant, connu pour sa grande hospitalité, aimé et respecté par ses nombreux amis. De Florence, le Suisse Abraham Constantin, peintre sur porcelaine, écrivait à son père, le 12 juin 1820 :

« Je commence à me débrouiller ici, et je vais vous donner quelques détails sur ce que je fais ou vais faire. Je reste chez mon ami Gonin, il est si bon, si obligeant, enfin je suis là comme chez nous pour toutes les attentions et les bontés... Madame Gonin est la plus excellente personne au monde. » (1)

L'année précédente, Constantin avait rencontré Ingres à Florence où les deux peintres s'étaient rendus afin de copier la *Vénus* de Titien à la Galerie des Offices. Il est possible que Constantin ait introduit Ingres chez les Gonin.

Peu importe comment cette présentation s'était faite : Ingres devait nécessairement être bien reçu chez Jean Gonin, puisque la plupart des visiteurs allant à Florence se rendaient chez lui tôt ou tard et y étaient chaleureusement reçus, surtout s'ils étaient d'origine suisse ou française. En évoquant les Suisses à Florence, Ernest Naef, le biographe du peintre Salomon Counis, écrit :

« tous se groupaient autour du très considéré et très hospitalier Gonin. »

Il cite en outre Counis, qui écrivait :

« Sa Maison est le point central où nous voyons presque tous les Suisses qui viennent visiter la belle ville de Florence. » (2)

Ces commentaires ainsi que d'autres sources contemporaines, incluant les lettres d'Ingres lui-même, appuient les notes et les souvenirs transmis dans la

famille Guerber de génération en génération. Une grande partie de ces informations peut être vérifiée par les documents, mais les souvenirs personnels qui sont vrais, pour autant que nous le sachions, peuvent toujours être corrigés si de plus amples renseignements dignes de foi devaient les contredire. En tout cas, selon le désir de Hans Naef, nous relaterons ici les souvenirs de famille. Nous espérons qu'ils jetteront un peu de lumière sur la personnalité d'Ingres et la vie de certains de ses amis suisses qui lui firent un accueil chaleureux dans leur cercle de Florence. (3)

A l'époque où Ingres, en compagnie de sa femme, s'établit à Florence, Jean-Pierre Gonin y avait été depuis cinq ans. Gonin avait alors trente-sept ans et il était le directeur de la branche italienne d'une florissante entreprise suisse de fabrication de chapeaux de paille. A l'origine, les Gonin étaient Français et fervents Huguenots. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ils se réfugièrent dans les Vallées Vaudaises et nous ne savons pas exactement quand ils s'établirent en Suisse. Pourtant, le mariage de David Gonin, père de Jean-Pierre, avec Bastienne Dortial, eut lieu à Chêne, près de Genève, et c'est là qu'ils eurent quatre enfants, trois filles, dont une épousa Pyrame Thomequex, et un fils, Jean-Pierre, né le 24 avril 1783.

Tout jeune encore, Jean-Pierre Gonin entra dans la branche genevoise de l'entreprise bernoise, Gerber et C<sup>ie</sup>. Le 28 décembre 1809 il épousa, à Genève, une jeune femme d'origine huguenote comme lui, nommée Louise Lafon. Six ans plus tard, Gonin fut envoyé à Florence afin d'y représenter les intérêts de l'entreprise. Il habita d'abord dans le faubourg de Il Pignone, tout juste au-dehors de la Porta San Frediano. Mais très vite il établit son entreprise au rez-de-chaussée d'un grand édifice près de l'église de Santo Spirito et c'est là au premier étage que les Gonin créèrent leur foyer dans quelques-unes des innombrables pièces. La maison, connue dans la famille sous le nom de Palazzo Santo Spirito, reflétait la grandeur et l'élégance d'antan et il y avait un joli jardin qui donnait sur l'église. Là et aux Jardins de Boboli, tout proches, les enfants Gonin aimaient à jouer.

Les trois enfants aînés étaient nés à Genève. Louise naquit en 1810, Jean David Marc en 1812 et Etienne en 1813. Leur première éducation fut confiée à une gouvernante, M<sup>lle</sup> Louise de Bar. Elle était d'origine noble et française. Ses possessions avaient été perdues pendant la Révolution et sa famille avait été guillotinée pendant la Terreur. M<sup>lle</sup> de Bar était par une très bonne éducation tout à fait qualifiée pour élever les enfants alors qu'ils étaient encore petits. Elle avait ses propres appartements dans la même maison et aussi ses propres domestiques. Les Gonin l'aimaient beaucoup et l'appelaient tendrement « Bonne Amie ». Abraham Constantin, grand ami des Gonin, raconte qu'il vivait aussi avec eux

« au fond d'un jardin, »

et dans une lettre, datée du 20 octobre 1820, il donna à son père un aperçu de leur vie agréable.

« Nous dînons de 5 à 6 et après nous faisons ou la partie de boules ou de piquet. Il vient toujours quelques amis en sorte que l'existence est des plus douces. Toujours les mêmes bontés de ces excellents amis Gonin. C'est une maison d'anges... » (4)

A cette époque, deux fils venaient de se joindre à ces « anges », Constantin et Antoine, nés à Florence en 1818 et 1819. Le 28 juillet 1823, nous apprenons une fois de plus par Abraham Constantin que

« Toute la famille est ici bien portante, on attend de jour en jour d'avoir un nouveau-né qui sera le n° 6 des jolis petits Gonin. » (5)

Le dernier petit Gonin arriva le même jour. Ce fut une deuxième fille grandement désirée, Jeanne Rose Henriette.

Telle fut la famille que Ingres connut. Aux dires de M<sup>me</sup> Ingres, il dessina le portrait de quelques-uns des membres de la famille alors qu'il vivait à Florence. Vingt ans plus tard, Ernest Hébert, qui était alors étudiant à l'Académie de Rome, nous rapporte que dans une conversation M<sup>me</sup> Ingres lui aurait dit :

« Quand nous étions à Florence, après sa pension, dans les premiers temps de notre mariage, il faisait des portraits au crayon dans la famille Gonin, qui lui étaient payés 25 francs, et nous étions bien heureux d'avoir cette ressource. » (6)

De quels membres de la famille étaient ces portraits ? Où sont-ils à l'heure actuelle ? Les notes de famille n'en mentionnent qu'un seul de cette époque, celui du fils aîné, Jean David Marc, mais nous n'avons jamais trouvé aucune trace de ce dessin. Un autre portrait semble être évoqué par un dessin appartenant au Musée d'art et d'histoire de Genève. Il représente une jeune fille et rappelle fortement le style d'Ingres. L'inscription *Ingres à Madame Gonin*, la date *Florence 1821* et les traits de l'enfant, tout semble représenter le portrait de Louise à l'âge de onze ans. Le dessin d'un petit garçon — que nous ne connaissons que par une photographie — pourrait également représenter un petit Gonin ; c'est du moins une inscription à *Mademoiselle Gonin* qui nous incite à le croire. Si cela était le cas, la date de 1823 limiterait l'identification du personnage représenté à Constantin ou Antoine. Dans les pages précédentes, Hans Naef a envisagé ces hypothèses ainsi que d'autres possibilités de façon très détaillée.

Dans sa remarque, que nous venons de citer, M<sup>me</sup> Ingres mettait en contraste l'opulence de 1840 avec la pauvreté du séjour florentin. Certains savants estiment que cette pauvreté a été exagérée, mais le souvenir de Louise Gonin correspondait à ce que dit M<sup>me</sup> Ingres. De tous les visiteurs qui venaient chez ses parents, Louise préférait M. Ingres et ceci malgré ses plaisanteries sur son long nez, un trait qui n'est pas diminué sur le dessin de Genève. Louise se souvenait vivement du faible de Ingres qui dépensait ses maigres ressources pour d'adorables bibelots. Quand sa femme, plus réaliste que lui, voyait ses achats, elle lui suggérait anxieusement le

besoin plus urgent de nourriture, sur quoi son mari prenait le violon et lui proposait de jouer une musique si agréable que sa faim serait très vite oubliée. Quand Louise, dont la salle d'école était tout juste au-dessous, entendait cette « dinner music », elle en informait aussitôt son père et, pour le repas suivant, une invitation était envoyée à l'étage supérieur et acceptée de bonne grâce. Louise trouvait également chez Ingres une distraction qu'on aime attribuer aux professeurs et artistes. Il paraît qu'un jour elle l'aurait vu descendre les escaliers du *Palazzo* coiffé d'un chapeau, un parapluie au bras, mais vêtu uniquement d'une chemise de nuit.

Lorsque les enfants furent trop grands pour l'enseignement de M<sup>lle</sup> de Bar, leurs parents les envoyèrent à l'école. Nous ne savons pas quelle école les garçons suivirent, mais Louise fut envoyée à Montmirail, une pension de jeunes filles située près de Genève. Elle y fut surveillée de façon bienveillante mais pas nécessairement désintéressée par l'associé de son père, Johann Samuel Gerber de Berne. L'amitié chaleureuse qui unissait les deux familles fut constamment entretenue par de fréquents voyages d'affaires entre Berne et Florence. Johann Samuel Gerber préparait son fils aîné Auguste à prendre sa succession dans l'entreprise et, sans doute, nourrissait-il encore d'autres espoirs pour lui.

Auguste, né en 1805, reçut sa première formation chez les Frères moraves à Königsfeld, puis il fréquenta une école à Vernier, près de Genève. A l'âge de vingt et un ans il fut envoyé à New York pour s'occuper des affaires de son père. Voyageur ardent, il s'intéressait toujours aux nouveaux endroits qu'il visitait et il les explora souvent à pied au cours d'expéditions de loisir. Si Auguste avait été un jeune homme du XX<sup>e</sup> siècle, il se serait certainement muni d'un appareil photographique. En revanche, il ne se déplaçait que rarement sans un petit cahier de dessin et un crayon pour se rappeler les scènes qui lui plaisaient. Une de ses premières esquisses, qu'il fit à l'âge de quinze ans, représente son école de Königsfeld. Plus tard ses dessins révèlent que, lors de son premier voyage aux Etats-Unis, il passa, entre autres, le long du Canal Erie, s'arrêta à l'Hôtel Brown à Niagara et s'amusa en voyant, près de Buffalo, un groupe d'Indiens tout autres que romantiques.

Entre temps – nous avons toutes les raisons de le supposer – les deux amis et pères soucieux, Johann Samuel Gerber et Jean Pierre Gonin, conclurent un accord sur l'avenir de leurs enfants. C'est en effet peu après son retour en Suisse qu'Auguste fut emmené par son père à Montmirail afin de rendre une visite officielle à Louise Gonin. Il semble que les deux jeunes s'apprécièrent beaucoup, car un contrat de mariage détaillé fut aussitôt établi dans toutes les formes. Six amis furent témoins – parmi eux Pyrame Thomeguex. Le contrat fut rédigé par un notaire italien, d'une écriture fine et élégante, sur une feuille de parchemin de 18×24 pouces (45,72×60,96 cm). Malgré les relations cordiales entre les deux familles, ce document ne laissait absolument rien au hasard. Le 9 mai 1829, Auguste Gerber et Louise Gonin furent mariés à l'Eglise Evangélique Réformée de Florence. A cette époque,

Ingres n'était malheureusement plus à Florence pour faire leurs portraits — ces portraits étaient en effet un élément indispensable des mariages dans la famille Gerber — et ainsi ceux d'Auguste et de Louise furent peints par un artiste suisse, David Sulzer. Le portrait de Louise montre un air modeste et timide avec des yeux écartés sous une ample chevelure toute montée en bouclettes. Son nez était toujours trop long par rapport à son visage en forme de cœur. Auguste était tout à fait à la mode avec ses cheveux coiffés en avant autour de son visage orné de favoris. Il avait l'air plus affable et bien moins mûr que douze ans plus tard quand Ingres fit son portrait.

C'est à cette époque qu'Auguste changea l'orthographe de son nom. En écrivant Guerber avec un U, il espérait probablement conserver le « G dur » en italien. Il devint associé dans l'entreprise de famille qui, maintenant, s'appelle Guerber, Gonin et C<sup>ie</sup>, et il commença à prendre une part active à la vie sociale et religieuse de la communauté suisse à Florence.

La vie religieuse de cette petite enclave protestante, au milieu d'un pays catholique, était cher aux cœurs de Jean Gonin et de ses fils lorsqu'ils devinrent plus grands, ainsi qu'à son beau-fils. Aucune évocation de la famille ne serait complète sans mention de leurs activités et responsabilités dans la fondation et l'administration de leur Eglise. L'histoire de cette Eglise ainsi que le rôle officiel joué par Jean Gonin dans sa création et son évolution ont été relatées par T. André dans son livre *L'Eglise Evangélique Réformée de Florence*. Mais peut-être ne serait-il pas superflu d'ajouter quelques détails au sujet de ses débuts. Dès son arrivée à Florence, Jean Gonin eut le souci de créer pour les Suisses un lieu de réunion où ils pourraient célébrer des services religieux. Au commencement, le gouvernement toscan n'en donna pas la permission et en outre la communauté ne disposa pas des fonds nécessaires ni pour la construction ni pour l'entretien d'une chapelle. C'est ainsi que la congrégation se réunit tour à tour, dans deux maisons privées, celle de M. Eynard et celle de M. Gonin. Jean Gonin fit venir des pasteurs d'autres villes italiennes où le protestantisme avait déjà été accepté. Il pourvoyait à leurs dépenses et à leurs traitements ; il les hébergeait chez lui et, entre les services religieux il régala la congrégation avec du bouillon.

Les efforts pour obtenir une chapelle continuèrent. A cette époque des réunions religieuses autres que catholiques n'étaient tolérées en Italie que si elles se déroulaient dans un lieu qui ne révélait pas leur présence par des signes extérieurs. Aussi la permission de se réunir dans un tel lieu pourrait s'obtenir seulement par l'intercession d'une nation étrangère. En conséquence, des demandes diplomatiques furent faites au roi de Prusse par l'intermédiaire de son ministre, le comte Waldburg-Truchsess. Lorsqu'en 1826 l'autorisation pour une église protestante fut finalement accordée, elle fut placée sous la protection de la Légation de Prusse et, en accord avec les règlements, un espace suffisant pour une chapelle fut loué à l'intérieur du Palazzo Bianco Capello. L'accord fut signé par le Ministre de Prusse et cinquante-cinq protestants, parmi lesquels figurèrent MM. Gaudens Salvetti et Jean Gonin.

Par la suite ces derniers devinrent le premier et le deuxième président du Consistoire, M. Salvetti revêtant cette charge pendant une année alors que M. Gonin fut président de 1827 à 1849.

Après avoir finalement obtenu un lieu de culte, la colonie suisse put se consacrer au besoin urgent d'obtenir un lieu de sépulture pour ses morts. La loi exigeait que les cadavres fussent enterrés dans les vingt-quatre heures après la mort, mais seules les dépouilles de catholiques pouvaient être enterrées dans des cimetières catholiques. Ainsi les protestants étaient obligés de transporter leurs morts à Livourne, ville située à une distance de quelque 60 milles (96 km). Ces transports devaient se faire en toute hâte et étaient très onéreux ; en plus des formalités interminables retardaient la sortie de Florence. Cette situation, qui pendant des années avait causé des soucis aux protestants florentins, atteignit son comble pour Jean Gonin le jour où mourut le médecin de famille très apprécié, et la veuve, au milieu de son deuil, était plongée dans une tâche déchirante. Mis au courant de la mort du médecin, Jean Gonin alla voir sa veuve. Ils convinrent qu'il fallait essayer de sortir de ville la dépouille mortelle à l'insu des autorités. Puisque la femme du médecin l'avait souvent conduit chez ses malades, on décida d'habiller le mort comme si de rien n'était et de le placer dans le cabriolet à côté de sa femme. Alors la veuve se mit en route vers la campagne. Lorsqu'elle arriva à la porte de la ville, le gardien, qui connaissait bien le médecin, exprima sa surprise de le voir parcequ'il avait été informé de sa maladie. La veuve lui expliqua qu'en effet son mari était très malade, qu'il avait perdu la voix et qu'elle le conduisait à la campagne pour des raisons de santé. Heureusement le gardien, sympathique et courtois, la laissa passer et bientôt elle arriva à l'endroit où Jean Gonin l'attendait pour transporter le cadavre à Livourne. Cette expérience détermina Jean Gonin à fournir tous les efforts nécessaires en vue d'obtenir la permission de créer un cimetière à Florence.

Les manœuvres diplomatiques qui avaient déjà fait leur effet lors de l'obtention d'un lieu de culte eurent à nouveau du succès. En 1827, un morceau de terrain, juste au dehors de la Porta Pinti, fut cédé à la communauté protestante. A peine le cimetière créé, la famille Gonin fut frappée par un deuil accablant. Le 14 janvier 1828, Jean Marc David, le fils aîné, mourut subitement, à l'âge de seize ans, d'une attaque de méningite. En commentaire à sa vie trop brève, on écrivit sur sa pierre tombale :

« Jeune, pleine d'avenir, il fut le premier dont la tombe s'ouvrit dans cette enceinte. »

C'était le seul cimetière accessible aux protestants à Florence. Pour cette raison des protestants d'autres nationalités furent également autorisés à y enterrer leurs morts et avec le temps ce cimetière fut connu sous le nom populaire mais erroné de « The English Cemetery » (le cimetière anglais).

En 1829, le gouvernement prussien décerna à Jean Gonin la décoration de l'Ordre Royal de l'Aigle Rouge. Mais le mariage de leur fille Louise avec Auguste

Guerber la même année eut bien plus d'importance pour Jean Gonin et sa femme que sa décoration. Ils se réjouissaient d'accueillir le jeune couple dans leur Palazzo qui abritait déjà tout le reste de la famille Gonin. C'est là que les Guerber s'établirent pour les prochaines vingt-sept années et c'est là aussi que leurs enfants, à leur tour, furent confiés à la tyrannie bienveillante de « Bonne Amie ».

Cependant, Ingres avait quitté Florence. En 1824, il était parti pour Paris et avait temporairement laissé sa femme Madeleine aux soins des Leblanc, des Thomeguex et des Gonin. Ces amis lui étaient très chers. Dans une lettre à Madeleine, datée du 11 janvier 1825, il leur envoya des salutations affectueuses et exprima son espoir de les revoir bientôt (7). Peu de temps plus tard, M<sup>me</sup> Ingres alla rejoindre à Paris son mari qui enfin se réjouissait des fruits d'un grand succès. Ce n'est que presque dix ans plus tard que Ingres réalisa son espoir d'une réunion avec ses amis à Florence. Nommé directeur de l'Académie de Rome, il quitta Paris au début du mois de décembre 1834 et arriva à Rome le 4 janvier 1835. Bien qu'il ne fût en route que pendant un mois, il s'arrêta à Milan, Bergame, Brescia, Vérone, Padoue, Venise et Florence. Pendant sa visite à Florence, nécessairement très courte, il trouva néanmoins le temps de dessiner pour ses amis Gonin un souvenir précieux de leur jeune fils Etienne. Ce portrait représente un des essais les plus séduisants que fit Ingres pour reproduire la fraîcheur et la simplicité de la jeunesse. Etienne, devenu le fils aîné par la mort de son frère Jean Marc David, venait de fêter ses vingt et un ans la même année, c'est-à-dire en 1834. Sous peu il devait quitter la maison paternelle et se rendre aux Etats-Unis afin de s'associer aux intérêts commerciaux que sa famille possédait à New York. Quelque dette de reconnaissance qu'Ingres aurait pu avoir éprouvée pour les actes de bienveillance des Gonin, il l'a rendue au centuple par l'expression émouvante de son grand talent révélé dans ce portrait (8).

Entre-temps Louise et Auguste Guerber eurent à leur tour deux petits garçons, Arnold et Adolphe, suivis d'un troisième qui devait naître peu de temps plus tard. Ces trois petits Guerber avec les deux jeunes Gonin, qui n'avaient pas encore dépassé leur adolescence, et avec leur petite sœur Jeanne Gonin, comblèrent de jeunesse et de gaieté les familles réunies. Ainsi des enfants jouaient toujours dans leur jardin aussi bien que dans les Jardins de Boboli, faisaient en famille des promenades aux Cascine et entreprenaient des excursions à Il Pignone, à Petriolo où l'on rendait visite aux Thomeguex, et à d'autres villes et villages des alentours de Florence. Les carnets d'esquisses d'Auguste sont un témoin éloquent de ces expéditions ainsi que des voyages un peu plus lointains en Italie et en Suisse. A la « Casa Gonin » les visiteurs furent toujours chaleureusement accueillis et ils étaient nombreux. Des membres de la famille Constantin allaient et venaient comme toujours et Abraham y conduisit son ami Henri Beyle (Stendhal). Parmi les autres visiteurs il y avait Lamartine, Châteaubriand, Ernest Naville et Dumas. Il y avait aussi de nombreux



artistes suisses, y compris Salomon Counis et sa fille Elisa qui copia pour les Gonin le portrait de Jeanne Thomeguex, que Ingres peignit en 1821.

Comme son beau-père, Auguste Guerber consacra beaucoup de temps et d'énergie aux affaires de son Eglise, surtout aux affaires sociales et scolaires et de 1831 à 1843 il fut membre du Consistoire. Sous les auspices de l'Eglise il organisa également une école, *L'Institut des Pères de Famille*. Son fils Arnold écrivit à propos de cette école :

« L'Institut des Pères de Famille fut fondé par mon père, Mr. Auguste Guerber, en 1838... Il commença dans la « Casa Gonin », Fondaccio Santo Spirito, avec 6 élèves, 2 fils de M. Kubli, 2 du prince Potoski, exilé polonais, et 2 fils de M. Guerber. »

En 1839 ou 1840, l'école fut transférée dans un local plus grand et en 1845, Arnold, âgé alors de quinze ans, rapporte qu'il y avait vingt-quatre élèves,

« Suisses, Anglais, Polonais, Italiens, Américains... »

Les élèves suivaient des cours de lecture, d'écriture et d'orthographe. On leur enseigna également le latin et quatre langues modernes, c'est-à-dire, le français, l'allemand, l'anglais et l'italien. Ils apprirent aussi les mathématiques, les sciences, la géographie, l'histoire, la littérature, le dessin et la danse.

Au printemps de 1841, au retour de Rome, Ingres se rendit une dernière fois dans sa

« jolie petite Florence. »

A cette occasion il laissa trois dessins aux Gonin. Ce furent les portraits de Jean Gonin et de sa femme, qui approchaient alors la soixantaine, et d'Auguste Guerber que l'artiste dessina à l'âge de trente-six ans comme *père de famille* d'une prestance considérable. Il est possible que ce fut à la suite de cette visite que Ingres ait écrit la note non datée que je possède et qui est restée jusqu'ici inédite. Son contenu est le suivant :

« Bien cher Monsieur Guerber, Je n'ai le temps que de vous prier d'être notre interprète fidèle de nos sentiments auprès de votre adorable famille en attendant que j'écrive ce que je n'ai pu faire pour vous comme je l'espérais, et de nous croire, cher ami, les meilleurs et les plus attachés de vos amis tendrement dévoués. Ma femme et moi vous embrassons et espérons a vous revoir peut-être bientôt mais à coup sûr un jour en Italie. Tout de cœur, Ingres. »

Il est difficile d'expliquer pourquoi un portrait de Louise n'a pas été dessiné en même temps que celui de son mari. Peut-être y a-t-il l'espoir qu'un jour un pareil portrait sera découvert mais aucune mention n'en a jamais été faite dans la famille. Ingres connaissait alors la prospérité, ses toiles étaient fort appréciées et il paraît donc invraisemblable que ces dessins lui aient été commandés. Il semble bien plus probable qu'il en avait fait cadeau à ses amis. Si cela était le cas, ces portraits étaient

alors — et ils ont continué à l'être depuis plus d'un siècle — aussi estimés dans la famille que leur auteur aurait pu le désirer. Pendant le temps qu'elle restait à Florence, le portrait d'Auguste était spécialement cher à Louise, surtout à cette époque où son mari faisait de longs voyages pour ses affaires et commençait à penser à s'établir aux Etats-Unis. Plus tard, à New York, les dessins de ses parents que ceux-ci lui avaient donnés seraient pour elle d'une grande consolation.

La famille Gonin était en train de se séparer. Etienne était déjà aux Etats-Unis; Constantin allait épouser sous peu une jeune parente de la famille Thomeguex et s'établirait ensuite en Suisse. La petite Jeanne, après son mariage en 1845 avec Edouard, le frère cadet d'Auguste Guerber, suivrait sa sœur à New York. Seul Antoine resta à Florence où il continua les affaires; avec sa femme il habita à Il Pignone où ses parents le rejoignirent un peu plus tard.

Le 12 avril 1815, Louise Guerber (mon arrière-grand-mère), ses trois fils dont l'aîné, Arnold (mon grand-père), avait quinze ans, et ses trois filles dont la cadette avait trois ans et demi, partirent de Livourne pour aller vivre dans un monde nouveau. Ils montèrent à bord du bateau à voile « Brooklyn » en compagnie d'une domestique fidèle et d'une petite chèvre qui devait donner du lait aux enfants. C'est le père de Louise, Jean Gonin, qui avait choisi le bateau et leur avait assuré le meilleur logement qu'on pût obtenir à bord. Il leur avait agrémenté le voyage avec des paniers remplis de nourriture et de vin et avait pris toutes les précautions possibles pour ce qu'il espérait être un voyage confortable. Malgré tous ses soins et toutes ses prévisions, le temps déjoua tous ses plans et ce voyage de cinquante-huit jours fut accompagné par des vents contraires et des tempêtes terribles. Bien que Louise fût impatiente d'avoir terminé le voyage et de revoir son cher Auguste, son journal révèle que ses pensées retournèrent souvent en arrière :

« Dimanche je vous ai pourtant suivis, en pensée, aux Cascine, à l'Eglise, chers et bien aimés parents, ah ! que n'aurais-je pas donné pour me transporter quelques moments au milieu de vous ! »

Et lorsqu'ils passèrent le détroit de Gibraltar et entrèrent dans le grand océan Atlantique, elle écrivit :

« C'est avec regret que j'ai vu s'éloigner cette dernière terre du vieux monde, de ce beau et bon vieux monde qui renferme tant de personnes qui me sont chères et que rien dans le nouveau (pas même l'affection de mon mari) ne pourra me remplacer. Moi qui avais tant désiré passer ce détroit j'ai eu peine à retenir mes larmes en le voyant bien loin derrière de moi. »

Bien des années plus tard, Louise Guerber, encore une étrangère dans ce nouveau pays dont elle ne put jamais accepter ni les mœurs ni la langue, aimait à raconter à ses petits-enfants attentifs la vie gaie de Florence. Elle leur parlait aussi de ceux qu'elle avait quittés et de toutes les personnes intéressantes qu'elle y avait connues, et parmi eux de cet homme étrange, de cet artiste de grand talent, M. Ingres.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Danielle Plan, *A. Constantin*, Genève, 1930, p. 52.
- (2) Ernest Naef, *Salomon-Guillaume Counis*, Paris, Editions Albert Morancé, n.d., p. 62.
- (3) J'exprime ma gratitude à Hans Naef qui m'a proposé d'écrire cet article. Je remercie aussi Grace Frank pour son intérêt incessant et la sagesse de ses conseils. Avant tout je suis reconnaissante à ma tante, feu Héléne A. Guerber. Sans sa collection de documents de famille et sans sa narration des histoires de famille ces témoignages n'auraient pas été préservés.
- (4) Plan, *op. cit.*, p. 55.
- (5) Plan, *op. cit.*, p. 59.
- (6) Boyer d'Agen, *Ingres d'après une correspondance inédite*, Paris, 1909, p. 27.
- (7) Henri Lapauze, *Le Roman d'Amour de M. Ingres*, Paris, [c.] 1910, p. 276-277.  
La partie la plus importante de cette lettre est citée par Hans Naef, page 114, *infra*.
- (8) Que ce dessin représente Etienne Gonin me semble la supposition la plus convaincante. A la page 145-146 de son article, Hans Naef a exposé d'autres possibilités quant à l'identité du modèle.

(Traduit de l'anglais)